

# DIALOGUE EN ROUTE

Découvrir la diversité. Ensemble.

## #1

# REVUE DES GUIDES

**14** Pessa'h à travers  
mon regard

**18** Quand la mort  
s'expose au musée

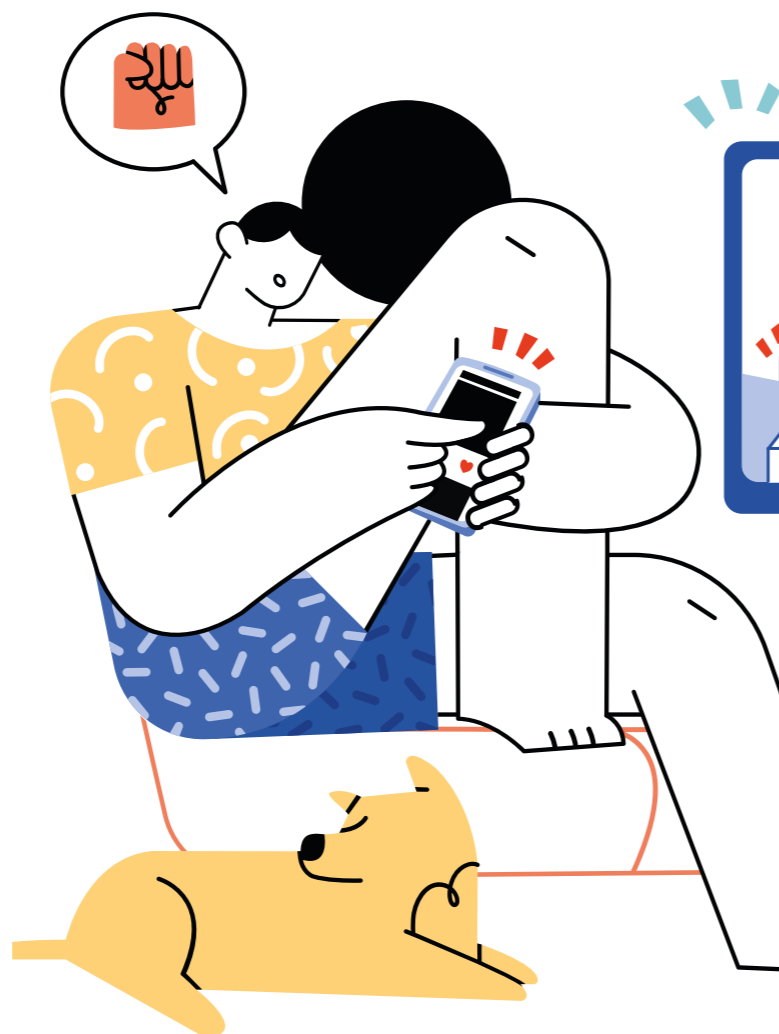
**24** Le ramadan au temps  
du confinement

**38** La place des femmes  
dans l'Église

# INDEX

Lia Ludwig	6
Et si on pensait l'intégration ? Semaine contre le racisme 14 – 21 mars	
Julien Norberg	10
Migration et coronavirus : même vécu pour toutes et tous ?	
Simon Bismuth	14
Pessa'h à travers mon regard	
Julie Ruppen	18
Quand la mort s'expose au musée, partie 1	
Julie Ruppen	22
Quand la mort s'expose au musée, partie 2	
Emile Minder	24
Le ramadan au temps du confinement	
Simon Bismuth	28
Hanouka, la Fête des Lumières	
Mélanie Komagata	30
Le rôle de l'éducation pour dynamiser les jeunes à forger une culture de la paix	
Claire Robison	34
Table ronde « Féminismes et religions » : un compte-rendu	
Emma Dietsche	38
La place des femmes dans l'Église	
Claire Voirol	40
Comment interroger la diversité ?	
Appel à candidature	44
Contact et faire un don	46

## 10 Migration et coronavirus : même vécu pour toutes et tous ?



## 40

Comment  
interroger  
la diversité ?



# EDITO



Lia Ludwig

Co-coordinatrice  
du réseau des guides  
en Suisse romande

« Dialogue en Route », projet de la Communauté de travail interreligieuse IRAS COTIS, propose une prise de contact avec la diversité culturelle et religieuse de la Suisse. Dans ce cadre, des visites thématiques, espaces de discussion et de rencontre, sont offertes à des classes et éventuellement autres groupes. Ces offres sont dirigées en binôme, associant un-e partenaire local-e et un-e jeune adulte. Ainsi, le ou la guide pour « Dialogue en Route » fait découvrir des lieux culturels et religieux à travers des thématiques telles que l'art, les droits humains ou l'identité. Aussi, les guides sont un groupe de jeunes intéressé-e-s par les questions touchant à la diversité culturelle. Elles et ils s'engagent pour la cohésion sociale.

Lors de l'année 2020, la crise sanitaire liée à l'épidémie de la Covid-19 a été un défi considérable pour « Dialogue en Route », projet lui-même basé sur l'échange par l'interaction. Les rencontres du réseau de guides ont été limitées et les visites pour des classes, difficiles à organiser dans le respect des restrictions sanitaires, ont été rares. Cependant, nous avons tenté de maintenir le

réseau de guides actif. Pour cela, elles et eux ont été encouragé-e-s à rédiger des articles pour notre Blog en ligne (<https://enroute.ch/fr/guides/blog/>). Celui-ci donne la possibilité aux guides de faire entendre leur voix sur une plateforme publique. En partageant des récits personnels, des réflexions ou le résultat de recherches académiques, ils et elles ont aussi la possibilité de diffuser du contenu méconnu ou peu accessible. Aussi, le Blog appelle à l'échange : les lecteur-trice-s peuvent ensuite envoyer leurs commentaires au-à la rédacteur-trice.

Ainsi, 9 articles et deux vidéos y ont été publiés cette dernière année en Suisse romande. Ils abordent des thématiques aussi diverses que l'intégration, la migration, l'exposition de corps humains dans les musées, l'expérience vécue de la fête de Pessa'h ou encore la célébration du ramadan en temps de pandémie. De cette manière, les guides ont pu partager leurs expériences et idées à propos de sujets de société. Elles et ils ont aussi pu mener à bien des entretiens avec nos partenaires et ont nourri des réflexions relatives au vivre-ensemble. Cette revue est la compilation de ce travail et nous nous réjouissons de pouvoir vous la présenter. Bonne lecture !



Juliette Salzmänn

Co-coordinatrice  
du réseau des guides  
en Suisse romande



# La diversité racontée par des jeunes

En 2014, IRAS COTIS initie un projet novateur de médiation culturelle et définit des objectifs et des mesures en consultant des personnes clés issues des milieux culturels, religieux, éducatifs, de l'intégration et de la jeunesse ; « Dialogue en Route » voit alors le jour.

En collaboration avec des institutions muséales, des lieux de culte et des communautés culturelles et religieuses, « Dialogue en Route » propose des visites guidées conduites par des guides âgé-e-s de 18 à 30 ans, formé-e-s à la médiation. Ce sont ainsi des jeunes qui transmettent des connaissances à d'autres jeunes, dans le cadre de visites ouvrant une réflexion sur des enjeux du vivre-ensemble.

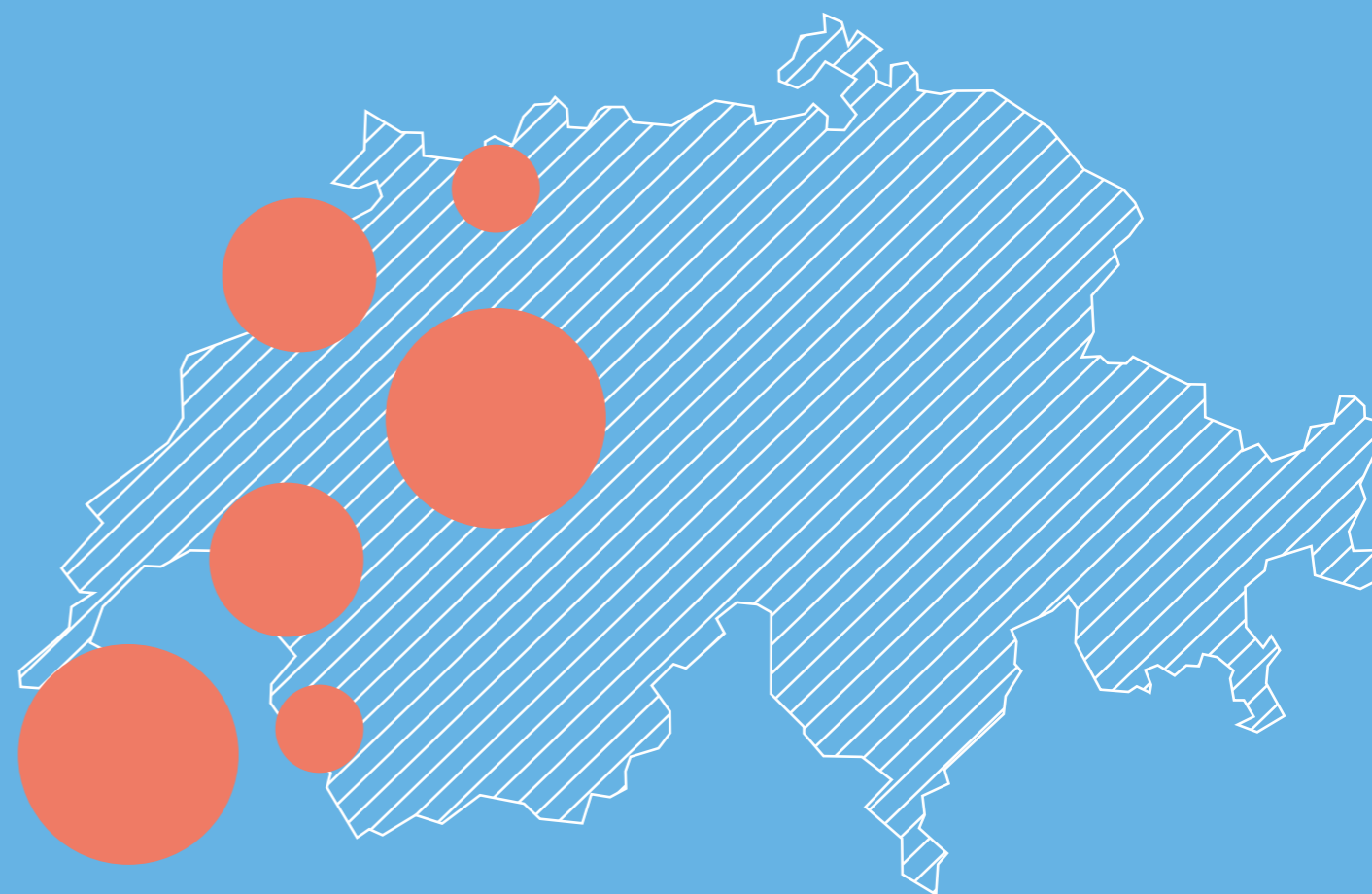
De gauche à droite : Leslie Marchand, Lia Ludwig, Julien Norberg, Camille Aeschimann, Emile Minder, Chantal Elson, Maxime Buonocore, Juliette Salzmann  
Photo : © Eyeshot

La Suisse est un pays multiculturel et pluri-religieux. A ce titre, la région romande est particulièrement riche : 407 communautés religieuses ont été recensées dans le canton de Genève, plus de 800 dans le canton de Vaud. Cette diversité reste cependant encore méconnue, car peu visible et peu accessible. Le projet « Dialogue en Route » vise à mettre en place des espaces de prise de contact avec cette pluralité.

# Réseau de guides

# 10

nationalités différentes



# 17 →

guides en Suisse romande

# 8

confessions différentes

# 23

offres de médiation culturelle menées par nos guides

# 22 et 30

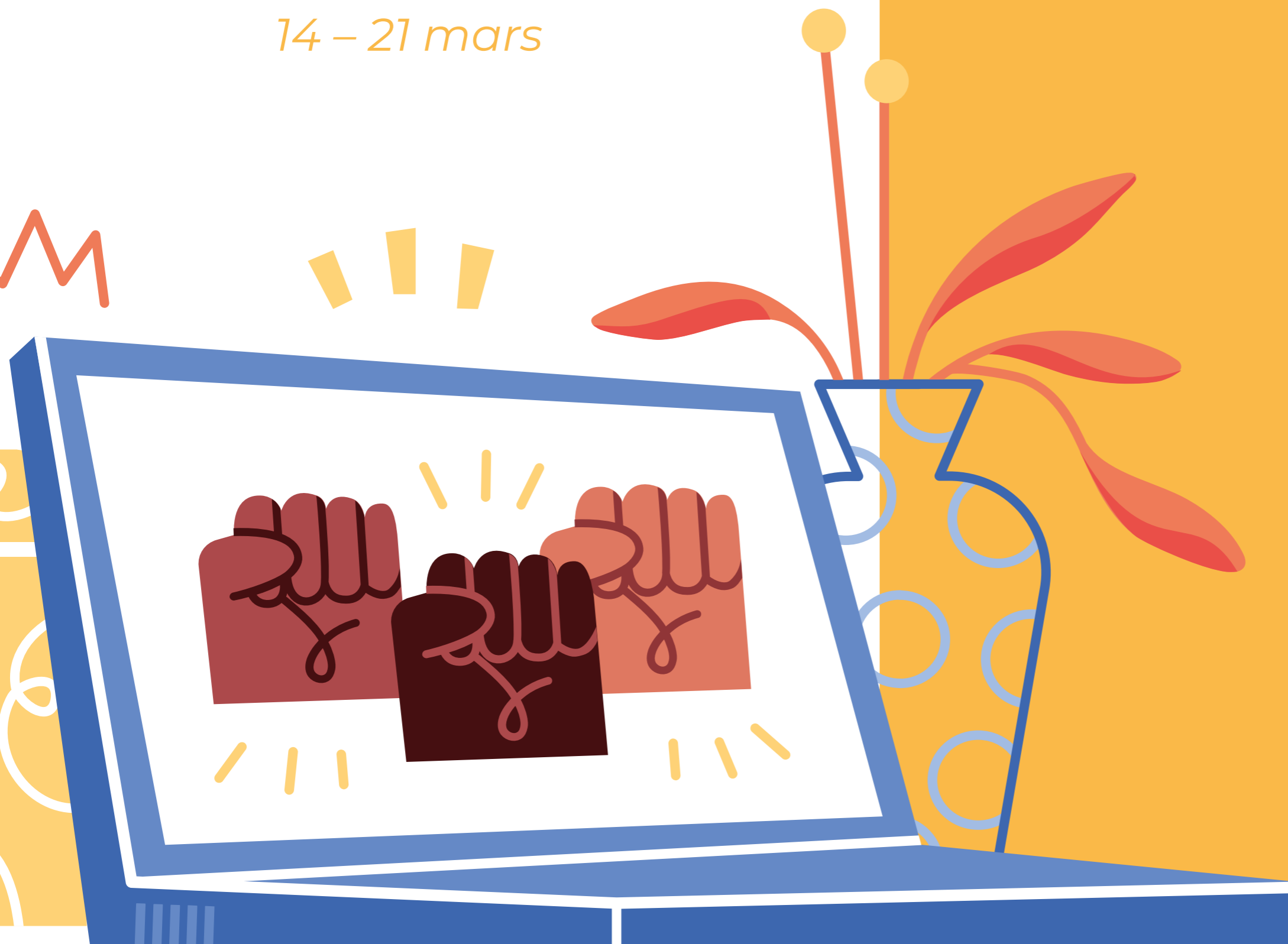
âgé-e-s entre

Migration, intégration, droits humains, laïcité, genre, rapport à la nature, architecture, alimentation, arts : des thèmes aussi variés que les lieux associés – musées, églises, mosquées, synagogues, temples, ponts, espaces associatifs.

Groupes de jeunes, classes ou familles réservent leur excursion parmi les 8 parcours et 15 stations, dont 16 offres-formation et 7 offres-rencontre aux quatre coins de la Suisse romande.

# Lia Ludwig

*Et si on pensait l'intégration ?  
Semaine contre le racisme  
14 – 21 mars*



Dans le cadre de la  
semaine contre  
le racisme à Fribourg,  
deux visites étaient  
inscrites au programme  
d'Espace Mouslima cette  
semaine. Situation actuelle  
l'oblige, ces dernières ont  
dû être annulées.

Ayant accompagné des visites de ce lieu, je vous convie à une petite exploration imaginaire, faisant appel à votre créativité, du programme proposé par l'association de femmes musulmanes dans le cadre du projet « Dialogue en Route ». Ainsi, au-travers de ces quelques lignes, je vous fais part de réflexions qui, croyez-moi, contrairement au virus circulant, peuvent faire grand bien à l'organisme.

La station nous invite à interroger le concept d'intégration, mot valise qui mérite pourtant d'être encore et toujours discuté. Alors qu'on le pense trop souvent réservé aux personnes issues de la migration, l'Espace Mouslima, au travers des activités proposées, tente de nous rappeler une réalité différente : l'intégration touche chacun-e d'entre nous, en permanence. Alors qu'elle met en lumière nos différences, on la considère comme réussie lorsqu'un terrain commun a été trouvé : ainsi, elle est inévitablement génératrice d'une rencontre et d'une discussion. Il est vrai que la différence soulève des défis, confronte et repousse les frontières de nos cocons : chaque individu, au cours de son existence, doit se faire une place dans des constellations complexes. Chacun-e de nous négocions et réinventons sans cesse nos statuts ou nos rôles. Expérience commune à nous autres êtres humains, le

# A

processus d'intégration prend des formes variées et nécessite la mise en place de stratégies. L'intégration pousse à penser le monde et les autres, mais aussi soi-même, nos habitudes,

conceptions et certitudes. Que pouvons-nous faire pour accueillir le ou la dernier-ère arrivant-e ? Que pouvons-nous faire pour revendiquer notre place dans un cercle établi ? Dans ce parcours qu'est l'intégration, nous pouvons également nous demander quels sont les critères, le moment ou les personnes qui déterminent une intégration « réussie ». Qui sont ces autorités ? Quels intérêts se cachent, qu'est-ce qui est défendu ?

Cette station offre un lieu et un temps pour réfléchir à nos expériences, à nos comportements, réussites et échecs mais également à la discrimination, souvent ignorée ou dissimulée. Miriam Amrani, présidente de l'association, nous rappelle notre potentiel individuel et met en lumière le rôle essentiel que peuvent jouer des associations comme Espace Mouslima : celui notamment de soutenir et d'accompagner dans les tâches quotidiennes. Il est précieux et nécessaire d'avoir comme ressource des interlocuteur-trice-s pouvant expliquer, montrer ou soutenir mais qui également s'engagent pour faire perdurer des traditions ou des rituels menacés par le fait de se retrouver minoritaire. Elle nous demande

encore si la religion est facteur ou obstacle à l'intégration : ainsi, par exemple, quels sont les défis rencontrés par un-e jeune musulman-e souhaitant pratiquer sa religion au quotidien tout en participant au système scolaire ? Comment gérer le moment de la douche, peut-on faire la gym pendant le ramadan, quel maillot de bain à la piscine, que faire comme bricolage à Noël ?

Ces interactions humaines bousculent et défient, nos conceptions et règles, leurs conceptions et règles. Au final, dans ce processus qu'est l'intégration, l'important ne serait-ce pas davantage le cœur que la forme ? En tout cas, en ces jours particuliers, la forme, je vous la souhaite bonne.

**Nous pouvons également nous demander quels sont les critères, le moment ou les personnes qui déterminent une intégration «réussie».**

# Julien Norberg

*Migration et coronavirus : même vécu pour toutes et tous ?*

« Nous sommes tous des migrants. » Ces mots, par lesquels Jean-Claude Métraux ouvre le deuxième chapitre de son ouvrage *La migration comme métaphore* (2011), focalisent l'expérience de la migration comme étant, certes spatiale, mais également temporelle. Toutefois, l'expérience de la migration ne saurait être uniquement labellisée par un caractère de changement. En effet, la particularité essentielle pour catégoriser une expérience de « migration » serait de quitter un monde dans lequel on vivait et on était, pour passer dans un autre monde, y entrer et possiblement, y être.





# C

Cet ouvrage, particulièrement ce chapitre, m'ont inspiré un questionnement portant sur la situation actuelle : pourrait-on utiliser la migration comme métaphore du confinement ? En effet, avant ce dernier, nous appartenions toutes et tous à un monde. Nous suivions des études, travaillions, allions voir des films, voyions nos ami·e·s ou encore réalisions des projets. Le vendredi 13 mars dernier, le Conseil Fédéral a émis la décision d'imposer un confinement aux habitant·e·s. Un premier processus s'est enclenché : nous quittions un monde. Ce choix de santé public a eu des effets divers et variés que cela soit des pertes de postes de travail, cours suspendus pour les un·e·s, donnés dans des conditions questionnables pour d'autres, fermeture des lieux de culture et de spectacle, précarisation de populations déjà vulnérables, etc. Le constat est inévitable : nous passons dans un autre monde.

Des multiples initiatives numériques sont mises en place et tentent de construire une nouvelle manière de créer et conserver les liens interindividuels.

Y entrer, n'est pas forcément une chose aisée. Pour certaines et certains, plusieurs semaines voire plusieurs mois seront nécessaires pour s'habituer à cette situation, que cela soit parce que le travail à distance est impossible ou parce que le changement soudain nous force à organiser de nouveaux rythmes de vie. Pour d'autres, le travail reste modifié que de manière sensible, le télétravail étant une situation envisagée et envisageable, qui permet de garder un lien sensible avec le monde précédent. Mais le travail n'est pas la seule sphère touchée : comment participer à un office religieux quand les églises, mosquées ou temples ferment ? Comment donner des cours de langues ? Comment continuer à recevoir les informations de sa ou son assistant·e social·e ? Des multiples initiatives numériques sont mises en place et tentent de construire une nouvelle manière de créer et conserver les liens interindividuels, citons par exemple la messe du Pape François 1er du jeudi 9 avril. A ce moment précis, pourrait-on parler d'un vivre dans cet autre monde ? Le recours aux nouvelles technologies est-il une possibilité pour soi-même d'exister dans cette « migration forcée » ? Sans aucun doute, la souffrance psychologique et sociale se développe de manière inégale dans cette nouvelle situation et les bouleversements sociaux, économiques, politiques et sanitaires n'affectent pas les individus de la même façon.

Certain·e·s possèdent les capitaux socioéconomiques suffisants pour pouvoir parfaire et construire leur chemin plus sereinement dans ce cadre particulier, d'autres se retrouvent face à certains obstacles et difficultés qui entraveront le passage à l'étape finale : celle d'être de cet autre monde.

Les réfugié·e·s, les étudiant·e·s, les infirmier·ère·s, les caissier·ère·s, les sans-abri, les cols blancs, les hommes et femmes de ménage, les artistes, les personnes âgées, toutes ces catégories d'individus, que cela soit en fonction de leur âge, sexe, travail ou encore de leur origine ethnique, ne sont pas égales face à cette nouvelle situation et la possibilité d'être de ce nouveau monde dépendra de la possibilité de reconnaître et respecter la situation de chacun·e et de co-construire en fonction de celle-ci.



# Simon Bismuth

*Pessa'h à travers mon regard*

Pessa'h est une fête juive qui compte énormément à mes yeux. Je suis heureux de pouvoir partager mon expérience et mes souvenirs de ce temps particulier.



# P

Pessa'h fait partie des trois fêtes de pèlerinage du judaïsme qui constituent la base et l'origine de nos coutumes actuelles. Pessa'h retrace l'histoire des 210 ans d'esclavage des Hébreux en terre égyptienne puis leur délivrance par Moïse, intermédiaire de Dieu.

Lors de cette soirée, nous nous réunissons en famille et nous lisons l'histoire de la Hagada, livre qui relate l'histoire de Pessa'h en textes ou chansons. Nous mangeons de la salade romaine ou des endives en souvenir de la vie amère en esclavage, ainsi que des matsotes, galettes de pain azyme. En effet, au moment de la sortie d'Egypte, les Hébreux partirent en hâte et n'eurent pas le temps de laisser monter leur pain.

# J

Je suis heureux de pouvoir m'exprimer à propos de cette fête si particulière. Elle a contribué à forger les souvenirs de mon passé, fait partie intégrante de mon présent et je sais que je la fêterai pour toujours.

Enfant, je vivais seul avec ma mère à Paris. Nous étions « juif·ve·s traditionalistes », c'est-à-dire très peu pratiquant·e·s. Les plus beaux souvenirs que j'ai du judaïsme de mon enfance sont les moments de fête autour de la grande table de ma grand-mère d'origine tunisienne, très portée sur les us et coutumes du judaïsme séfarde. C'était une merveilleuse cuisinière et pour elle, chaque Shabbat et chaque fête devait avoir lieu autour d'un bon repas. Pessa'h était le moment de l'année qu'elle attendait le plus: elle allait enfin pouvoir réunir la famille au complet. En effet, ce qui caractérise le mieux cette fête, c'est l'aspect familial. Mon oncle, qui n'était pas pratiquant et ne savait pas lire l'hébreu, avait pour habitude de nous faire écouter une cassette audio détaillant le déroulement de cet instant si différent. Avec du recul, il est interdit à Pessa'h comme à Shabbat d'allumer la télévision ou le poste de radio. Je ne peux m'empêcher de sourire en y repensant.



Puis j'ai grandi, mûri et je me suis marié avec Eva qui elle aussi vient d'une famille parisienne juive traditionaliste. Notre judaïsme a évolué naturellement, dans la même direction et au même rythme. Aujourd'hui, nous sommes juif·ve·s pratiquant·e·s et nous venons de fêter Pessa'h dans des conditions assez particulières. Nous attendions cette fête avec impatience : nous devions recevoir, pour la première fois chez nous à Lausanne, ma mère, ma belle-mère et mon beau-père. Nos deux enfants étaient fous-folles de joie. Ma femme et moi avions hâte de pouvoir organiser cette tablée, à l'image de celle de ma grand-mère. Malheureusement, à cause du Covid-19, nous avons vu les aéroports, les gares et les frontières se fermer et nous avons dû mettre de côté nos rêves de passer les fêtes en famille. Difficile d'expliquer cela à mon fils de 3 ans qui avait préparé des chants à l'attention de ses grands-parents.

Le Rabbin de la communauté de Lausanne et du canton de Vaud, Rav Eliezer Di Martino, nous a fait remarquer dans un de ses discours que la dernière fois que les juif·ve·s n'ont pas eu l'occasion de se réunir pour les fêtes de Pessa'h, c'était lors de la Shoah, lorsqu'il fallait rester caché ou fuir loin des sien·ne·s. Après les fêtes, nous avons pu discuter avec d'autres membres de la communauté et nous sommes quasiment tous et toutes

arrivé·e·s à la même conclusion : nous avons passé de très belles fêtes de Pessa'h. Comme quoi, ce qui reste fixe malgré les changements, c'est le lien avec celles et ceux qui nous sont les plus cher·ère·s. Nous avons pu nous ressourcer et découvrir une autre chose bien différente du train-train quotidien.

Pessa'h est une fête remplie de coutumes puisées dans notre histoire. En célébrant cette fête, nous mettons en pratique ce que nos parents et aïeux·aïeules voulaient nous transmettre. À Pessa'h, les enfants sont mis·e·s à l'honneur, ils et elles chantent, posent des questions et cherchent l'Afikomam, un petit bout de matsa, un pain non levé caché sous la nappe. Les enfants sont essentiel·le·s à cette fête, c'est grâce à elles-eux que la transmission s'effectue.

Après ce témoignage, je vous souhaite à tous et à toutes une bonne santé et j'espère pouvoir vous retrouver vite à travers les différentes campagnes de « Dialogue en Route ».

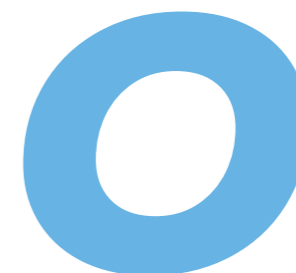
**Ce qui reste  
fixe malgré les  
changements,  
c'est le lien avec  
celles et ceux  
qui nous sont les  
plus cher·ère·s.**

# Julie Ruppen

*Quand la mort  
s'expose au musée, partie 1*



Des musées d'ethnographie, à ceux d'archéologie, en passant par les collections anatomiques, nombreuses sont les institutions qui abritent entre leurs murs des « vestiges humains ».



Or, avec l'arrivée des études postcoloniales et les processus de décolonisation qui en découlent, celles-ci se voient obligées, depuis quelques années, de réfléchir à la fois à la manière dont ces collections ont été constituées, mais aussi aux enjeux éthiques et moraux rattachés à l'exposition de ces vestiges humains.

Les collections humaines arrivent dès le XVI<sup>e</sup> siècle dans les cabinets de curiosité. Les récentes découvertes géographiques, amorcées par la « découverte » de l'Amérique en 1492, poussent explorateur·trice·s et autres amateur·trice·s à rassembler des collections hétéroclites où objets ethnographiques, spécimens botaniques et vestiges humains en tout genre se côtoient. À partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, grâce au progrès de la médecine et des techniques de conservation, les collections médicales prennent de plus en plus d'importance au sein des musées. C'est au XIX<sup>e</sup> siècle, avec le tournant évolutionniste et le début de l'anthropologie physique, qu'il est devenu nécessaire de rassembler des collections de vestiges humains divers, au même titre que des collections botaniques ou zoologiques. Or, ces récoltes d'ossements, de squelettes ou de « parties molles » se font au détriment des peuples concernés et de leurs rites funéraires. La constitution de ces collections anthropologiques prend fin au XX<sup>e</sup> siècle. Ces modes de collecte, qui tiennent plus du pillage et du vol, sont les témoins d'un acharnement à étudier des populations qualifiées d'inférieures et à leur nier à la fois toute histoire, toute culture et tout respect.

Tous les corps ne suscitent pas les mêmes réactions, ceci dépend aussi des enjeux identitaires propres à chaque culture. Exposer la Vénus

hottentote, victime de l'histoire coloniale, revenait à réifier son corps, à lui nier son humanité, à reproduire des schémas coloniaux en animalisant son corps,

à rappeler un passé monstrueux, mais surtout à ne pas prendre en considération l'histoire, la mémoire et l'identité d'un peuple. A contrario, la distance tant dans le temps que dans l'espace, mais aussi la distance culturelle avec les momies égyptiennes, ôtent la vision de l'humain·e qui se cache derrière ces vestiges. Elles sont quant à elles conservées par souci de préservation et de transmission de l'histoire. Ainsi, tous les vestiges humains ne possèdent pas la même valeur aux yeux des scientifiques et du public. Leur exposition dépend de choix individuels propres à chaque institution culturelle. La muséographie joue un rôle essentiel dans leur appréhension. C'est aux musées de réfléchir à leurs collections et à « l'utilisation des vestiges humains ». Chaque exposition doit être envisagée avec une grande attention. La scénographie doit être pensée de façon à transmettre de manière intelligible le travail scientifique effectué en amont. Mais avant tout, c'est le respect de l'histoire et de la mémoire qui doit être le moteur de chaque démarche.

Au-delà d'une culture et d'un imaginaire, la confrontation au corps mort nous ramène à notre propre finalité. Remettre en question aujourd'hui ces collections et la manière de les présenter revient à réfléchir à notre propre histoire et à notre rapport à l'Autre. De surcroît, elles amorcent une remise en question des identités nationales et appellent à la redéfinition des sciences humaines et historiques. Mais pour mieux comprendre ces enjeux, quoi de mieux qu'un exemple ?

# Julie Ruppen

## *Quand la mort s'expose au musée, partie 2*

# E

L'histoire de Sawtche est tragique. Arrivée à Londres début septembre 1810, elle est exposée, tel un animal, sur des scènes de cabarets londoniens.

Elle décède cinq ans plus tard à Paris. Animalisée, sexualisée, la « Vénus hottentote » est reluquée et étudiée parce qu'elle est « autre », « différente », parce qu'elle n'est pas de la même « race ». Elle est une curiosité pour les naturalistes, un objet d'étude qui permet de mieux comprendre l'histoire de l'évolution de l'Homme. Savant·e·s, anthropologues, anatomistes et artistes se pressent pour la mesurer, la dessiner, l'ausculter sous tous les angles.

Humiliée de son vivant, Sawtche continue à l'être une fois décédée. À sa mort, son corps est disséqué : certains de ses organes, plongés dans des bocaux remplis de formol, rejoignent les étagères du Muséum national d'Histoire

naturelle (Paris), puis celles des galeries d'anthropologie physique du Musée d'Ethnographie du Trocadéro (Paris) – futur Musée de l'Homme. Par ailleurs, un moulage en plâtre de son corps est effectué. Ce dernier, ainsi que son squelette, sont eux aussi exposés au Muséum d'histoire naturelle, avant de prendre place au Musée de l'Homme à partir de 1937, pour terminer dans les réserves de ce dernier dans les années 1970. Il est ressorti temporairement en 1994 au Musée d'Orsay comme témoignage de la « sculpture ethnographique du XIX<sup>e</sup> siècle ». Il demeure en Occident durant plusieurs décennies comme « un emblème de la connaissance anthropologique occidentale », tandis que ses organes sont conservés pour le soi-disant intérêt scientifique qu'ils représentent. Même dans la mort, toute l'humanité de Sawtche est niée, son corps, réifié, son histoire, effacée.

C'est en juillet 1994, à la fin de l'Apartheid, qu'une demande de restitution des restes de Sawtche est émise par l'Afrique du Sud. Il faut néanmoins attendre huit longues années, jusqu'en 2002, pour que ceux-ci soient rendus par la France à sa patrie d'origine. Après un périple de presque deux cents ans, Sawtche peut enfin rejoindre sa terre natale. Elle est inhumée le 9 août de la même année au cours d'une cérémonie nationale et suivant les rites de son peuple. Le retour de sa dépouille dans son pays d'origine a déclenché un

grand nombre de demandes de restitution de vestiges humains, mais aussi de biens culturels, par des peuples autochtones. Si cette question occupait déjà l'esprit des musées ethnographiques – entre autres – depuis une vingtaine d'années, le cas de la Vénus hottentote cristallise et symbolise ces revendications. Il est aujourd'hui du devoir des institutions d'interroger l'histoire de chaque « vestige humain » qu'elles abritent et de rendre humanité et dignité à ceux et celles qui en ont été bien trop longtemps privé·e·s.

L'histoire de Sawtche a été maintes fois racontée dans des publications scientifiques, des films ou des livres. Chercheur·euse·s et acteur·trice·s culturel·le·s s'y sont intéressé·e·s, l'ont imaginée ou réinterprétée mais elle-même n'a jamais eu la possibilité de s'exprimer. Ce qu'elle a enduré et subi, ce qu'elle a ressenti, tout a été tu, étouffé. Parce que ses sentiments n'étaient pas importants. Parce que sa voix était jugée insignifiante. Parce qu'elle n'était pas, aux yeux des hommes et des femmes de l'époque, tout à fait humaine. Son histoire, comme celles de nombreux individus qui ont enduré ce même destin, ne doit pas être oubliée. Si ce que Sawtche et tant d'autres ont vécu nous semble aujourd'hui atroce et inhumain, cela ne reste pas sans conséquence sur le présent et l'actualité. Le traitement qui leur a été infligé a façonné et continue de façonner notre rapport à « l'Autre », à son corps et à notre manière de le percevoir. Aujourd'hui, l'enjeu pour les institutions muséales, lieu de médiation et de transmission de l'Histoire, est de réfléchir à leurs collections, à leur passé et à la manière de le présenter. Elles ont la responsabilité de rendre justice aux « vestiges humains » iniquement exhibés.

# Emile Minder

*Le ramadan  
au temps du confinement*

Entretien avec Vahid  
Khoshideh, président de  
l'Association Islamique  
et Culturelle d'Ahl-el-Bayt  
de Genève et partenaire  
« Dialogue en Route »  
pour l'offre « Introduction  
au chiisme »

Le ramadan est un moment d'intensification de la vie sociale pour les musulman·e·s : les repas nocturnes sont pris en commun, avec la famille et les ami·e·s. L'Aïd al-Fitr, fête qui marque la fin du mois de ramadan et la fin du jeûne, est un des moments-clés de la vie collective musulmane.



**Comment les membres de votre communauté ont vécu ce mois de ramadan en « solitaire » ?**

Q R

**V. Khoshideh :** Le confinement a eu des avantages et des désavantages. D'un côté, il n'y a pas eu de contacts possibles, à part au travers des réseaux sociaux. De l'autre côté, cela a été l'occasion pour moi et beaucoup d'autres personnes, de se retrouver en famille. Pour les responsables des centres islamiques, qui sont très actif-ve-s durant ce mois, il est rare qu'ils et elles vivent la rupture du jeûne tous les soirs avec leur famille.

Un autre avantage a été le fait de pouvoir choisir les orateurs et les sujets que nous désirions écouter. D'habitude, quand nous invitons un imam ou un orateur, il choisit le thème de son discours. Là, nous pouvions choisir qui nous voulions écouter, et beaucoup de vidéos d'orateurs ont été partagées sur les réseaux sociaux.

Mais le côté social du ramadan, la prise des repas en commun, les visites aux ami-e-s, cela nous a vraiment manqué. Cela m'a rappelé les mois de ramadan que j'ai vécus dans les années 80 : je venais d'arriver en Suisse et il n'y avait alors que très peu de musulman-e-s avec qui partager ces moments.

Il y a cependant un aspect du ramadan que la pandémie ne nous a pas empêché de réaliser, c'est notre action sociale [l'aumône est un précepte coranique, et doit être plus importante durant le ramadan]. Nous avons envoyé des aumônes en Iran, en Afghanistan, ou offert de la viande pour les migrant-e-s précaires qui ne pouvait pas s'en acheter.

**Comment le lien dans la communauté a-t-il néanmoins pu être gardé ?**

Q R

**V. Khoshideh :** Il faut d'abord savoir que les journées sont très longues en été et que le jeûne amène une grande fatigue physique : quand nous nous retrouvions le soir les années précédentes, nous prions ensemble mais il n'y avait pas beaucoup d'échanges, à cause de la fatigue. Cette année, au travers des réseaux sociaux, les échanges étaient plus conviviaux car nous avions plus de temps et nous pouvions choisir avec qui discuter. Dans une mosquée, il y a beaucoup de fréquentation, nous savons qui sont les personnes qui fréquentent notre centre mais les connaître est une autre chose. Cette année, nous avons pu apprendre à mieux nous connaître.

**Dans d'autres communautés religieuses, des technologies de communication (comme Skype, Zoom) ou des enregistrements vidéo ont été utilisés pour que les offices religieux, les prières, continuent à se faire à distance. En a-t-il été de même pour votre communauté ?**

Q R

**V. Khoshideh :** Je l'ai proposé mais il n'y a pas eu beaucoup d'intérêt. Il faut savoir que la majeure partie des membres sont actuellement des migrant-e-s afghan-e-s et ils et elles n'ont pas l'habitude des vidéoconférences. De plus, ces technologies ne correspondent pas aux coutumes traditionnelles de la communauté et c'est quelque chose qui est très important pour nous. Il va quand même peut-être falloir s'adapter dans le futur, pour la fête de l'Achoura [commémorant le martyr de l'imam Hussein], et nous n'avons pas encore déterminé si la cérémonie aura lieu comme à notre habitude dans une salle ou si nous ne commémorerons que sur les réseaux sociaux. Il y a encore beaucoup de contaminations à Genève et la valeur de la vie est si grande dans le Coran qu'il n'est pas question que notre cérémonie devienne un foyer de contamination.

**Des journaux décrivaient ce mois de ramadan 1441/2020 comme « moins joyeux mais plus spirituel ». Qu'en pensez-vous ?**

Q R

**V. Khoshideh :** Tout à fait. Quand nous sommes dans une mosquée, à une cérémonie, nous nous trouvons dans un lieu spirituel mais les gens restent les gens, avec leurs qualités et leurs défauts. Nous voyons des choses que l'on ne s'attend pas à voir dans une cérémonie spirituelle et qui dérangent. Quand on est tout-e seul-e, le côté spirituel est beaucoup plus fort et c'est un bon exercice de combattre ses envies et son égoïsme avant d'affronter les obstacles dans la société. Comme le Prophète l'a dit, c'est un petit djihad en nous avant de pouvoir servir la société [le terme djihad désigne également l'effort personnel fourni par les croyant-e-s pour s'améliorer et lutter contre leurs mauvais côtés].

**Ce mois du ramadan était aussi un mois de réflexion. Qui aurait pensé qu'un virus invisible changerait le monde ?**

Q R

**V. Khoshideh :** Nous devons réfléchir à nos habitudes qui ont détruit beaucoup des ressources naturelles que Dieu nous a données. Pendant deux mois, la Nature a pris ses droits et nous devons tirer des leçons de cette crise. L'humanité ne doit pas répéter les erreurs qu'elle a commises depuis des décennies. Pour finir, j'ai une pensée pour toutes les personnes qui ont perdu la vie cette année, ainsi que pour leur famille.

# Simon Bismuth

*Hanouka, la Fête des Lumières*



Simon Bismuth, guide à « Dialogue en Route » depuis 2019 et animateur jeunesse pour la Communauté Israélite de Lausanne et du canton de Vaud, nous raconte en vidéo l'histoire et la signification de Hanouka, la Fête des Lumières.

Visionnez la vidéo  
grâce au code QR suivant  
ou sur [enroute.ch/fr/guides/blog](https://enroute.ch/fr/guides/blog)



Simon est séfarade. Les séfarades sont les juif·ve·s historiquement issu·e·s de la péninsule ibérique et qui ont ensuite migré vers l'Afrique du Nord.



# Mélanie Komagata

*Le rôle de l'éducation pour dynamiser les jeunes à forger une culture de la paix*

Parmi les nombreuses sessions de la Geneva Peace Week, certaines étaient focalisées sur le rôle de l'éducation dans l'établissement d'une culture de la paix, mettant l'accent sur le rôle décisif joué par les éducateur-trice-s et les jeunes en tant qu'artisan-e-s de la paix.





# P

Premièrement, l'éducation influence grandement le développement des jeunes : aller à l'école ne consiste pas seulement en l'acquisition des connaissances académiques mais doit également permettre à l'enfant d'apprendre à vivre en société et mettre en pratique certaines valeurs fondamentales telles que la tolérance, le respect et la collaboration. Toutefois, le concept de « paix » n'est que peu abordé, de la même manière que la résolution de conflits. Un-e enfant sur six dans le monde grandit dans une zone de conflit, se retrouvant ainsi confronté-e à de la violence, de l'injustice et de la haine. Dans de telles circonstances, « l'Autre » est perçu-e comme quelqu'un-e à haïr et à contrer. Dans cet esprit d'adversité et de vengeance, la violence se multiplie. Néanmoins, l'un des moyens de dépasser ce cycle est l'éducation. L'ONG Local Youth Corner Cameroon en a fait l'usage en permettant aux enfants de communautés ennemies

Les enfants ayant appris la consolidation de la paix à l'école ont rapporté ces compétences à la maison pour les appliquer dans un environnement étendu.

d'étudier côte à côte, dans la même école, leur permettant d'ouvrir leur esprit à la tolérance et au dialogue et d'apprendre à collaborer et vivre ensemble. De plus, l'éducation se répand au-delà des murs des salles de classe : les enfants ayant appris à consolider la paix à l'école ont rapporté ces compétences à la maison pour les appliquer dans un environnement étendu.

Deuxièmement, les éducateur-trice-s, par leur position en tant qu'intermédiaires entre l'éducation et les étudiant-e-s, jouent un rôle crucial. Par ailleurs, *la façon* dont les choses sont enseignées peut avoir de plus grandes conséquences que *ce qui est* réellement enseigné. Dans ce sens, ils-elles ont la responsabilité d'être des modèles et une source d'inspiration pour leurs élèves, en enseignant le respect, la confiance, la tolérance, l'empathie, l'utilisation de termes non-violents, pour créer un environnement propice au développement du bien-être intellectuel et physique, mais aussi mental et spirituel. À cet égard, les éducateur-trice-s peuvent aider les jeunes à devenir des leader-euse-s ambitieux-euses, capables de mettre en place des projets qui remodelent leur environnement de manière pacifique.

Enfin, les jeunes, en tant qu'artisan-e-s de la paix, jouent un rôle considérable pour l'avenir de l'humanité. Il est de ce fait essentiel pour les enfants de comprendre leurs buts dans la vie, leurs rêves et leurs valeurs, afin de pouvoir créer la paix en eux-mêmes et la répandre autour d'eux-mêmes. De la sorte, les jeunes se fixeront des objectifs de vie allant au-delà de leur sphère individuelle, leur permettant de vivre pour la société et le monde. En agissant au service des autres, ils-elles développeront leur cœur altruiste, nécessaire à la construction de la paix.

En tant que jeune étudiante, je suis ressortie dynamisée des conférences de la Geneva Peace Week. À cet égard, je ressens de l'espoir et de l'inspiration pour réinventer l'éducation comme un moyen d'établir une culture de paix, en responsabilisant les jeunes à devenir des leader-euse-s prenant action pour l'humanité. En tant que jeune pacifiste et faiseuse de paix, je garde précieusement dans mon cœur et mon esprit la citation du Dr. Hak Ja Han Moon : « La paix commence avec moi. »

# Claire Robinson

*Table ronde « Féminismes et religions » : un compte-rendu*



Le 10 mars 2021, « Dialogue en Route » et le « Cabinet ethnographique » ont eu le plaisir d'échanger avec quatre femmes issues de quatre traditions religieuses différentes à propos de leurs expériences et réflexions sur la place occupée par les femmes dans la société contemporaine et au sein de leur tradition.

La discussion, animée par Ophélie Jobin et Lucrezia Oberli du « Cabinet ethnographique », a réuni Julie Beniflah, juive et cheffe de projet Likrat Romandie, Sœur Adrienne Barras, catholique et membre de la Congrégation des Sœurs de Saint-Maurice et Gwendoline Noël-Reguin, protestante, diacre stagiaire de la Paroisse de Monthey et membre du Collectif Femmes\* Valais, au Théâtre de Valère à Sion. Miriam Amrani, musulmane et présidente de l'Association Espace Mouslima, n'a pas pu être présente mais a partagé son témoignage à travers un enregistrement vidéo.





Le titre de la table ronde, « Féminismes et religions », au pluriel, tenait à souligner qu'il existe de nombreuses postures féministes qui, sur certains sujets ayant trait aux femmes, peuvent tenir des avis divergents. Les différents rapports qu'il existe envers le(s) féminisme(s) se sont reflétés dans les définitions des intervenantes : alors que pour Miriam Amrani le féminisme peut avoir une connotation négative car il fait référence à un féminisme laïque, voire colonial, pour Julie Beniflah, le féminisme n'a pas cette connotation négative. Il signifie tout simplement être une femme dans une société, décider de ce qu'on a envie de faire et y aller, sans obstacle.

Concernant les « religions », au pluriel également, il était important de rappeler qu'il existe non seulement de nombreuses traditions mais aussi une grande diversité intrareligieuse.

Julie Beniflah a partagé son expérience d'engagement au sein de la communauté juive de Genève, motivée par son besoin d'affirmer son identité personnelle. Elle considère que la place de la femme est plus importante que celle de l'homme dans la tradition juive, car elle serait spirituellement supérieure. En tant que femme, elle a les atouts tant de l'homme que de la femme.

Sœur Adrienne Barras a partagé quant à elle

une expérience vécue lors de la pandémie de Covid-19 : l'absence de prêtre pour présider les célébrations eucharistiques et les messes, même lors des célébrations de Pâques l'année

dernière, a suscité beaucoup d'innovations et de créativité. Les Sœurs ont commencé à proposer des commentaires et des méditations sur la Parole, une prédication qui en temps normal est réservée à celui qui préside. Elle a également relevé le paradoxe auquel fait face l'Église catholique : alors que les femmes ont en tout temps été très actives au sein de l'Église et ont occupé de nombreux rôles, elles n'ont toujours pas accès aux décisions et manquent jusqu'à ce jour de reconnaissance. Elle souhaiterait dans ce sens que s'opère un changement de mentalité, même si elle est consciente que cela nécessiterait beaucoup de temps.

Ce souhait était partagé tant par Miriam Amrani que par Gwendoline Noël-Reguin. Cette dernière a affirmé souhaiter un changement dans la mentalité des gens mais pas dans l'institution protestante elle-même, qu'elle considère comme naturellement ouverte à tout le monde et où les femmes y ont une place depuis longtemps. Dans la même veine, Miriam Amrani estime qu'il faudrait travailler sur les mentalités et sur le poids des traditions culturelles qui sont

très éloignées de l'islam. En citant un verset du Coran (2:187), elle a insisté sur la complémentarité de l'homme et de la femme et de la nécessité de travailler en collaboration. Ces propos appelant à un changement des mentalités ont fait écho au mot d'ouverture de la présidente d'IRAS COTIS. En effet, Rifa'at Lenzin a souligné que les rôles des femmes ne dépendent pas seulement des doctrines théologiques mais aussi des conditions sociales générales.

Aujourd'hui et dans le sens commun, il semble aller de soi qu'une posture féministe ne peut être conciliée avec une appartenance et/ou une pratique religieuse. Pourtant, c'est oublier l'histoire qui démontre que les relations entre féminismes et religions n'ont pas toujours été conflictuelles. Au contraire, certains mouvements féministes, en Europe comme ailleurs, ont des racines religieuses. Selon Béatrice de Gasquet, sociologue spécialiste des études genre et des faits religieux, ce serait à partir des

années 1980 qu'apparaît dans le sens commun une vision qui oppose féminismes et religions. En conséquence, cela a invisibilisé les voix qui se sont élevées et qui s'expriment toujours au sein des traditions religieuses pour questionner et agir sur la place et les rôles des femmes. Cette table ronde a permis de lever le voile sur ces réalités vécues qui défient cette opposition.

Finalement, la valeur intrinsèque donnée à l'être humain et l'égalité de dignité de l'homme et de la femme que l'on retrouve dans les différentes traditions pourraient être un apport utile aux débats féministes et aux féminismes laïques, comme l'ont relevé les intervenantes. Aussi, la nécessité d'une véritable sororité et fraternité, voire [d'adelphité \[1\]](#) a été maintes fois mise en avant. Un accent a également été mis sur le besoin d'un partenariat entre les femmes et les hommes pour tendre à des relations plus équitables au sein des communautés religieuses et à plus de justice pour tout le monde dans nos sociétés.

***Aussi, la nécessité  
d'une véritable  
sororité et fraternité,  
voire d'adelphité [1],  
a été maintes fois  
mise en avant.***

[1] L'adelphité désigne des relations solidaires et harmonieuses entre êtres humains, femmes et hommes.



Visionnez la vidéo grâce au code QR suivant ou sur [enroute.ch/fr/guides/blog](https://enroute.ch/fr/guides/blog)

# Emma Dietsche

*La place des femmes  
dans l'Église*



8 mars. A l'occasion de la Journée internationale des droits des femmes, Emma Dietsche s'est entretenue avec Claude Ducarroz, partenaire « Dialogue en Route » pour la cathédrale Saint-Nicolas de Fribourg, au sujet de la place des femmes dans l'Église catholique.

Cette discussion fait également suite à la nomination de Nathalie Becquart au poste de sous-secrétaire du Synode des évêques. Elle est la première femme à pouvoir voter dans le cadre de ces réunions régulières d'évêques qui débattent de sujets particuliers.

Visionnez la vidéo  
grâce au code QR suivant  
ou sur [enroute.ch/fr/guides/blog](https://enroute.ch/fr/guides/blog)



« Avoir une femme à ce poste est un très bon petit pas, petit mais dans la bonne direction. »

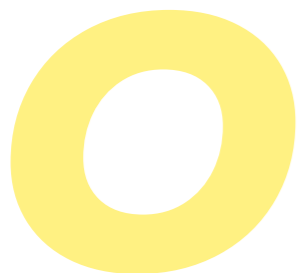
# Claire Voirol

## *Comment interroger la diversité ?*

Entretien avec Sandrine Ruiz, présidente de l'Union Vaudoise des Associations Musulmanes et partenaire « Dialogue en Route » pour l'offre « Vous avez dit musulman·e ? » du Complexe Culturel Musulman de Lausanne

L'arrivée du projet « Dialogue en Route » en Suisse romande en septembre 2019 s'est accompagnée de l'inauguration de vingt offres de visites réparties dans les six cantons. Sandrine Ruiz revient sur les raisons et motivations de leur implication.





« On est parti de l'idée de la diversité de la population musulmane au sein du CCML [...], d'un questionnement à partir de la diversité pour donner un éclairage sur ce qu'il faudrait entendre quand on dit les "musulman·e·s". Qui sont les musulman·e·s ? »

Le CCML, fréquenté par des personnes de divers âges, parcours migratoires et origines sociales, illustre cette diversité et invite les visiteurs et visiteuses de son offre « Dialogue en Route » à s'y plonger. À travers des activités ludiques et participatives, reflet de l'approche expérientielle promue par le projet, ainsi que le matériel pédagogique qui lui est associé, « Vous avez dit musulman·e ? » déconstruit la catégorie « musulman·e » en interrogeant les stéréotypes d'apparence, mais aussi les préconceptions sur la population musulmane de la Suisse. « [La visite] permet de découvrir un lieu nouveau, rajoute Sandrine Ruiz, de le découvrir à la fois par soi-même et en groupe, avec ses propres appréciations et être amené·e à discuter de l'espace à travers cette découverte. »



Une approche réflexive qui contraste avec d'autres formats de visites qui ont pu avoir lieu : « Le centre recevait, avant Covid, beaucoup de visites de gymnases, de la HEP, de classes en général. C'était des rencontres où les visiteurs et visiteuses posaient certes des questions, mais c'était quand même quelqu'un·e, l'imam par exemple, qui recevait le groupe et qui parlait [de manière frontale]. Alors que dans cette offre, c'est par une démarche participative, en visite guidée, par un pair, que les questionnements des jeunes trouveront réponse, et non par un enseignement reçu. La pédagogie de cette offre est attrayante. »

Si la déconstruction de la catégorie musulman·e est nécessaire, c'est que, déclare Sandrine Ruiz, « souvent on a une vision très monolithique de cette catégorie. Non seulement monolithique, mais avec pas mal de stéréotypes. » C'est là un des enjeux derrière l'offre proposée au CCML : « Il y a un grand besoin d'aller à l'encontre des préjugés qui existent au sein de la société concernant les musulman·e·s ; s'ajoutent aux préjugés de mauvaises compréhensions de l'islam qui conduisent parfois à de l'hostilité. »

**C'est une démarche participative qui s'adresse à des jeunes qui ont souvent énormément de questionnements.**

La visite proposée par le CCML se dote ainsi, en plus de la transmission de connaissances, d'un rôle civique et social, s'affiliant de la sorte aux efforts des acteurs et actrices du dialogue interreligieux dont Sandrine Ruiz fait partie depuis de nombreuses années. Un engagement citoyen et pédagogique donc, qui se distingue clairement d'un enseignement catéchétique : « on n'est pas en train de toucher à la croyance, on informe le fait religieux d'un point de vue culturel, citoyen ou sociétal. La croyance est libre pour chacun·e. »

Ainsi, la visite du CCML – comme le projet « Dialogue en Route » – souscrit aux principes de neutralité et de non-apologétisme adoptés par l'école obligatoire. « L'école n'est pas un espace où parler de religion dans le sens de croyances, mais où parler de religion avec une certaine distanciation, soutient Sandrine Ruiz. Cela permet de garder le lien avec le fait religieux, mais sans lui donner une consistance trop forte qui pourrait devenir conflictuelle [...]. Par la mise en critique, l'école apporte une connaissance autour de la religion plus que sur la religion. » Une connaissance à laquelle l'offre « Vous avez dit musulman·e ? » propose d'amener les jeunes autrement : à travers la découverte d'un espace, la réflexion individuelle et collective et le jeu.



Pour découvrir nos offres ou réserver une visite :  
<https://enroute.ch/fr/offre/>

# Appel à candidature

Engage-toi pour un dialogue au sujet des religions !



## Qu'apportes-tu ?

- Tes connaissances de base concernant une ou plusieurs traditions religieuses.
- Ton intérêt pour les questions religieuses et culturelles et leurs développements sociopolitiques.
- Ton expérience dans le travail inter-culturel, le journalisme, la médiation ou la pédagogie.

# 1

Pour plus d'informations  
<https://enroute.ch/fr/>

Candidature (lettre de motivation et CV)  
[lia.ludwig@iras-cotis.ch](mailto:lia.ludwig@iras-cotis.ch)

# 2

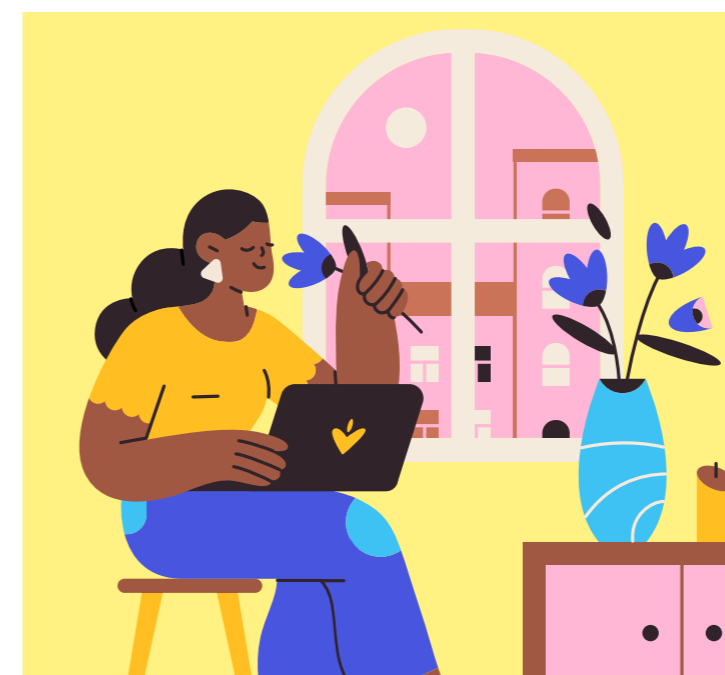
## A quoi ressemble ton engagement ?

- Guider des classes à travers des lieux religieux ou culturels.
- Contribuer à l'élaboration et/ou l'évaluation des offres proposées par le projet.
- Accompagner des excursions thématiques sur la diversité religieuse.
- Développer tes compétences dans les relations publiques (Blog, réseaux sociaux, interviews).



## Que retires-tu de ta participation ?

- Des rencontres et des discussions dans le cadre d'un projet national.
- Un honoraire à l'heure pour les visites que tu diriges ainsi que pour leur préparation.
- Des journées de team building, des workshops et une insertion dans un réseau professionnalisant.
- Une formation certifiée en communication interculturelle d'une Haute École Pédagogique de Suisse.
- Un abonnement demi-tarif pour ta première année d'engagement et le dédommagement de tes frais de voyage.



# 3



# Contact

camille.aeschimann@iras-cotis.ch  
079 276 80 16

« Dialogue en Route »  
Suisse romande  
Rue du Valais 9  
1202 Genève

[www.enroute.ch/fr](http://www.enroute.ch/fr)



Dialogue en Route

# Faire un don



« Dialogue en Route » dépend d'un financement assuré par des dons. Avec le vôtre, vous soutenez la coordination du projet, l'élaboration de nouvelles offres ainsi que le réseau de guides.

PC 40-15692-2  
IBAN CH13 0900 0000 4001 5692 2  
BIC POFICHBEXXX  
Communication au destinataire : Don à « Dialogue en Route »

Communauté de travail interreligieuse en Suisse IRAS COTIS  
4002 Basel



## Impressum

**Éditeur**  
IRAS COTIS

**Responsable du projet en Suisse romande**  
Camille Aeschimann

**Ligne éditoriale**  
Lia Ludwig

**Couverture et graphisme**  
María Chacón Serrano

**Comité de relecture**  
Juliette Salzmann  
Lia Ludwig

**Année**  
Mai 2021

**Tirage**  
250 exemplaires

**Impression et reliure**  
SAXOPRINT  
Müllerstrasse 5, 8004 Zürich

**Papier**  
Maxi Offset 100 gr.

## Partenaires financiers



Schweizerische Eidgenossenschaft  
Confédération suisse  
Confederazione Svizzera  
Confederaziun svizra

Service de lutte contre le racisme SLR  
Secrétariat d'Etat aux migrations SEM